

II

AR GOURIZ.

II.

Gwelet em euz enn eur flouren
Eur gazek vihan, hi laouen.

Ne oa sonj d'ei nemed da vad,
Nemed da vragal barz ar prad,

Nemed da buri ar ieod glaz,
Ha da eva dour deuz ar waz.

Ken a zeuaz benn gand ann hent
Eur marc'hek iaouank, hag hen ken !

Hag hen ken ampart ha ken drant !
He zillad a aour hag arc'hant.

Hag ar gazek dal' m'he welaz,
Enn he zao souet a jomaz ;

Ha goustadig a dostaaz,
Hag he fenn d'ar gleud astennaz ;

Hag ar marc'heg he likaouaz, ⁽¹⁾
Hag he vek d'he bek a lakaz ;

Ha goudeze he briataz,
Hag hi 'n em gavaz enn he eaz ;

Ha goude 'n deuz he c'habestret,
Ha goude en deuz he senklet.

II

LA CEINTURE.

II.

J'ai vu dans une prairie une jeune cavale joyeuse.

Elle ne songeait qu'à bien, qu'à s'ébattre dans la prairie,

Qu'à paître l'herbe verte et qu'à s'abreuver au ruisseau.

Mais par le chemin a passé un jeune cavalier si beau !

Si beau, si bien fait et si vif ! les habits brillants d'or et d'argent.

Et la cavale, en le voyant, est restée immobile d'étonnement ;

Et elle s'est approchée doucement, et elle a allongé le cou à la barrière ;

Et le cavalier l'a caressée, et il a approché sa tête de la sienne ;

Et puis après il l'a baisée, et elle en a été bien aise ;

Et puis après il l'a bridée, et puis après il l'a sanglée.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Après cette cérémonie curieuse, le poëte appelle sur la fiancée la bénédiction de Dieu, de la sainte Vierge, des anges, de tous les aïeux de génération en génération jusqu'au grand-père, aux pieds duquel elle sanglote agenouillée. La fille d'honneur la relève; le breutaer lui met la main dans celle de son fiancé, leur fait échanger leurs anneaux, et se jurer d'être unis sur la terre comme le doigt l'est à la bague, afin de l'être dans le ciel; il récite ensuite à haute voix le *Pater*, l'*Ave*, le *De profundis*. Peu d'instants après, la fiancée paraît sur le seuil de la porte, conduite par le garçon d'honneur, les bras entourés d'autant de galons d'argent qu'elle reçoit de mille livres en dot. Le fiancé vient après avec la fille d'honneur, les parents les suivent; le bazvalan va prendre le cheval du futur, l'amène au bas du perron, et le lui tient par la bride tandis qu'il monte; le breutaer prend la fiancée dans ses bras, et la fait asseoir derrière son mari. Les valets amènent ainsi successivement leur cheval à chacune des personnes de la maison; puis ils ouvrent les barrières, et tout le monde part au galop pour l'église du bourg. Le premier rendu à un terme fixé doit gagner un mouton, le second des rubans.

En certains cantons, quand le recteur quitte l'autel pour se rendre à la sacristie, les époux et les parents l'y suivent; le garçon d'honneur porte au bras un panier couvert d'une serviette blanche. Le prêtre en tire un pain blanc, sur lequel il fait le signe de la croix avec la pointe d'un couteau, en coupe un morceau, le rompt et le partage entre les époux. Ensuite il prend dans le même panier une bouteille de vin, en verse dans un hanap d'argent quelques gouttes au mari, qui boit, et passe le hanap à sa femme.

Au sortir de l'église, les gens de la noce sont salués par cent coups de fusil, et regagnent, au son des bombardes, des biniou et du tambourin, la demeure de la mariée, où les attend le gala. Les chambres sont pavoisées de draps blancs ornés de bouquets et de guirlandes; des tables sans nombre sont dressées au dedans et au dehors. La mariée est placée, au bout de l'une d'elles, sous une niche de verdure et de fleurs; on la prendrait pour une sainte dans ses habits de fête. Au moment de se mettre à table, un vieillard récite le *Benedicite*; chaque service est précédé d'un air de biniou et suivi de danses. Au dessert, les convives ne se lèvent plus, et passent la nuit à table.

307

On aura remarqué le rôle que joue le poète populaire dans la cérémonie nuptiale ; nous avons vu que les anciens bardes figuraient dans les mariages : c'était sans doute un des attributs de leur caractère sacerdotal ; les lois galloises leur donnent une part double dans les présents de nocés. Au quatorzième siècle, ils bénissaient encore des unions qui passaient pour légitimes. Daviz ab Gwylim nous apprend qu'il fut marié par son ami le barde Madok Penvraz. Ces usages sont maintenant tombés en désuétude chez les Gallois ; la cérémonie principale, la lutte poétique des bardes, y avait encore lieu, il y a cent ans. Au moment où la suite du fiancé arrivait au galop à la demeure de la future, dans l'intention de l'enlever, les gens de la maison se hâtaient de fermer la porte ; alors un barde, se détachant du cortège, improvisait un chant auquel répondait un autre barde du logis, qui ne tardait pas à être vaincu, et à voir le seuil de la demeure forcé par la puissance des vers de son antagoniste ¹.

On chante, aux repas de nocés, une chanson très en vogue, que nous avons retenue.

¹ *Cambrian register*, III. p. 89.